

Dr. David Turner, Matthieu

Conférence 8B – Matthieu 18 : Les valeurs de la communauté du Royaume

Bonjour, je suis David Turner, et voici la leçon 8b du cours sur Matthieu, consacrée au chapitre 18 de Matthieu. Il s'agit du quatrième discours de l'Évangile selon Matthieu, après le Sermon sur la montagne, le Discours sur la mission au chapitre 10 et les Paraboles du Royaume au chapitre 13. Nous en arrivons maintenant au quatrième discours, qui s'adresse à la communauté des disciples de Jésus et les questionne sur certaines de leurs valeurs fondamentales et sur leurs préoccupations fondamentales. Commençons par présenter ce quatrième discours et en exposer quelques-uns des thèmes clés.

Premièrement, il s'agit d'un contexte narratif. Tout comme les trois premiers discours, le quatrième discours a un contexte narratif en 18:1, où il est mentionné que les disciples de Jésus sont venus le trouver et lui ont posé une question concernant l'époque de l'impôt du temple, à la fin du chapitre 17, peu avant leur départ pour Jérusalem avec Jésus. Ainsi, ce discours, contrairement à d'autres, répond à une question qu'ils lui ont posée, tout comme le sera le discours final des chapitres 24 et 25.

Le discours se termine au chapitre 19, verset 1, par la déclaration caractéristique selon laquelle, après avoir prononcé ces paroles, Jésus quitta la Galilée et se rendit en Judée, au-delà du Jourdain. Cette conclusion est inquiétante quand on sait ce qui allait arriver à Jésus en Judée et à Jérusalem. Tel serait donc le contexte narratif.

C'est quelque peu vague, car le passage 18:1 semble se référer uniquement à la période générale où Jésus avait commencé à annoncer à ses disciples sa mort et sa résurrection. Bien que les disciples aient été attristés par cette annonce, selon 17:23, leur chagrin s'est malheureusement transformé en spéculations sur qui est ou serait le plus grand dans le royaume des cieux, selon 18:1. Comparer 20 versets 20 à 28. Le quatrième discours de Jésus est sa réponse à cette question et à une question ultérieure de Pierre sur le pardon, en 18:21. La particularité de ce discours est l'utilisation par Jésus d'un enfant comme support visuel en 18:2, avant sa réponse verbale à la question des disciples.

Le thème central de ce discours est donc la grandeur spirituelle, et l'illustration principale de la grandeur spirituelle n'est pas quelqu'un d'inattendu, comme un général, un riche, ou quelqu'un comme les disciples qui ont tout abandonné pour suivre Jésus. Ni un prédicateur, ni un diacre, ni une pop star, ni un joueur de baseball, mais un enfant. Qui aurait cru cela ? Nous y reviendrons plus tard.

Le quatrième discours, quant à sa structure, n'est pas très structuré. On pourrait le diviser en deux parties, chacune commençant par une question, 18:1 à 20, et 18:21 à 35. On pourrait aussi le diviser en terminant chaque section par une parabole, 18:1 à 14, et 18:15 à 35.

Peut-être que la deuxième approche est la meilleure. Je n'en suis pas sûr. Quoi qu'il en soit, le discours tient bon grâce à l'utilisation de termes clés comme « enfants » dans 18.2 à 5, identifiés comme les petits qui croient en Jésus, 18.6, 18.10, 18.14. Remarquez donc comment un enfant devient un petit être.

Ces enfants (18:4) doivent être imités et accueillis, selon 18:5, comme des petits. Ils ne doivent pas être entraînés dans le péché ni trébucher, et ils ne doivent pas être méprisés (18:6 et 18:10). L'utilisation de cette image familiale pour la communauté des disciples est peut-être le motif le plus frappant pour exprimer la grandeur spirituelle dans ce chapitre. Les disciples sont des enfants, et même ceux qui pèchent contre eux au sein de la communauté sont leurs frères, leurs compagnons enfants du Père céleste.

Le langage des versets 18:8 et 9 présente un parallélisme clause par clause, ce qui est intéressant dans la manière dont il est présenté. La répétition de deux ou trois et la juxtaposition du ciel et de la terre aux versets 18:15 à 20 sont également intéressantes. Le quatrième discours porte ensuite sur la grandeur spirituelle. Jésus utilise un enfant comme leçon ultime d'humilité et du devoir d'hospitalité envers ses compagnons disciples (18:3 à 5). Il aborde ensuite le contraire de l'hospitalité, qui est l'offense, et parle avec force de la fin horrible que subira quiconque entraînera un disciple de Jésus dans le péché (18:6 à 14).

Viennent ensuite les instructions sur la conduite à tenir envers les frères qui pèchent (18:15 à 20), ainsi que la réponse à la question de Pierre sur la patience et le pardon, qui mène à la parabole du serviteur impitoyable (18:21 à 35). Le discours s'articule autour de la sollicitude de Dieu pour les petits croyants. Leur humble condition est jalousement préservée par le Père céleste.

Malheur à ceux qui font pécher les petits, 18:7. Cependant, ses petits doivent s'attaquer promptement au péché qui les entoure, et la solennité du processus de discipline souligne une fois de plus la sollicitude du Père pour ses enfants, en 18:15 à 20. La question de Pierre et la réponse de Jésus soulignent la nécessité absolue de la règle du pardon dans la communauté du royaume, 18:35. Voyons maintenant comment la grandeur dans le royaume est une question d'humilité enfantine, en 18:1 à 14. Une fois de plus, dans cette section, Jésus se révèle être un maître enseignant, choisissant spontanément la leçon idéale pour répondre à une question.

Jésus ne choisit pas un enfant par sentimentalisme, le considérant comme innocent ou humble, car les enfants peuvent déjà manifester, dès leur plus jeune âge, du

moins en germe, les traits que Jésus dénonce ici. Parfois, les enfants semblent tout sauf innocents ou humbles. Pourquoi alors choisit-il cette métaphore ? Il la choisit, et il désigne cet enfant qui vient à lui dans une sorte de parabole mise en scène pour souligner qu'un enfant est à la merci des adultes et dépourvu de statut social.

Un enfant dépend entièrement des adultes, et en particulier de ses parents, pour son bien-être. Ainsi, se tourner vers Dieu en tant que disciple de Jésus implique de s'humilier comme un enfant devant le Père céleste. Une telle humilité équivaut à une dépendance totale à la miséricorde du Père.

Elle renonce à tout pouvoir, position ou statut que l'on pourrait prétendre aux ressources humaines, et comparez cela à 5:3 et 5:5. Cette perspective n'est rien de moins qu'un renoncement total et un renversement des modes de vie et des valeurs du monde actuel, où la soif d'avancement conduit à toutes sortes de stratégies pécheresses pour atteindre la grandeur. Voyez 20 versets 26 et 27, et 23:11 et 12. Le contraire de l'humilité est l'orgueil, qui, par implication, rendrait quelqu'un le plus petit dans le royaume des cieux, si l'humilité rend quelqu'un le plus grand.

L'humilité, ou grandeur véritable, conduit à bien traiter les disciples du Royaume, car cela revient à bien traiter Jésus lui-même. 18:5, comparer avec 10:40. Mais maltraiter de tels disciples a des conséquences éternelles. Verset 7. Aucun sacrifice n'est trop grand, pas même l'équivalent spirituel de se couper la main, le pied ou même un œil, si ce sacrifice conduit au Royaume.

18:8 et 9. Comparer avec 13:44. Compte tenu de cette polarité entre récompense et punition, les disciples doivent s'examiner attentivement et veiller à ne pas se mépriser les uns les autres. 18:10. Au lieu de se mépriser les uns les autres, ils doivent avoir le même souci les uns des autres qui motive le berger à sauver une brebis égarée. 18:12 à 14.

Malheureusement, la culture moderne perpétue la dévalorisation des enfants, qui était manifestement la norme à l'époque de Jésus. L'holocauste de l'avortement en est la preuve éclatante, tout comme la façon dont tant d'enfants sont traités dans des foyers isolés, notamment lorsque le petit ami de la mère les maltraite. Et bien sûr, même dans ces foyers apparemment parfaits où les deux parents vivent paisiblement et heureusement, on entend malheureusement trop souvent des histoires horribles de maltraitance infantile à cette époque.

La culture moderne s'accorde donc avec ce que Jésus dit ici : les enfants ont tendance à n'avoir aucun statut, aucune valeur. Ainsi, lorsque nous nous approchons de Dieu comme ses enfants, nous reconnaissons que tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes, nous le lui devons. Et hormis notre statut en Christ, nous n'avons aucun statut.

Se considérer comme un enfant devant Dieu exige donc encore aujourd'hui une profonde humilité. Bien traiter les enfants ou les disciples n'est pas de nature à susciter l'admiration du monde. Mais un tel comportement ne fait que suivre les traces de Jésus, qui lui-même incarne l'humilité et l'attention portée aux enfants ou aux disciples.

11:25, 12:18-21, 20:28 et 21:5. Marcher ainsi sur les traces de Jésus est un comportement contre-culturel, utilisé par l'Esprit pour convaincre un monde obsédé par le pouvoir et le statut social, en raison du péché fondamental qu'est l'orgueil. Comparer 513-516.

De plus, l'humilité et l'attention portée aux autres disciples garantiront que, lorsque la discipline ecclésiastique s'avérera nécessaire (18:15-20), elle sera appliquée avec de bonnes motivations. Voir Galates 6:1 et suivants. Il est clair que les disciples ont encore de nombreuses leçons à apprendre.

Jésus a déjà clairement indiqué que sa destinée est la souffrance, la mort et la résurrection, et qu'ils partageront la sienne. La souffrance doit précéder la récompense, selon 16:21-28. Il est donc ironique que la question des disciples en 18:1 soit de savoir qui est le plus grand. Comment peuvent-ils être si préoccupés par la grandeur si tôt après l'enseignement clair de Jésus sur sa destinée et la leur, le chemin de la croix ? Cette préoccupation ne disparaît tout simplement pas.

Lisez le chapitre 20, versets 20-28. Aujourd'hui encore, les disciples de Jésus doivent constamment se rappeler que l'expérience de leur Seigneur, la souffrance et la croix avant la gloire, est le paradigme de leur propre expérience. 10:38, 11:29, 16:24, 20:28.

Comparez de nombreux autres passages, notamment Philippiens 2-5 et suivants, Colossiens 1:24, Hébreux 10:32-38, 1 Pierre 2:21 et suivants, et Apocalypse 1:9. Vous dites : « Ça fait beaucoup de versets, et vous avez raison, mais il me semble que c'est peut-être le problème le plus difficile auquel l'Église est confrontée aujourd'hui : se faire à l'idée que nous devons être humbles. » Prenons ensuite Matthieu 18:15-20, qui propose un processus en trois étapes pour corriger un croyant pécheur.

Matthieu 18:15-20 décrit une procédure de discipline aux versets 15 à 17, suivie de son fondement théologique aux versets 18 à 20. Cette procédure comporte trois étapes, et son fondement repose sur trois vérités : l'autorité de l'Église, la promesse d'une prière exaucée et la présence de Jésus. La procédure décrite ici dans ces versets est nécessaire, puisque Jésus vient d'enseigner que les offenses sont inévitables.

Le Père est entièrement dévoué à ses enfants, ce qui exige que les offenses entre les membres de la communauté soient traitées promptement et équitablement. À

l'instar du sauvetage d'une brebis égarée, la personne offensée doit prendre l'initiative de ramener l'offenseur au bercail (18:12 et 15). Il n'y a pas de place pour l'offenseur qui s'agrisse ou qui médite de l'offenseur.

Comparer Proverbes 25:9 et 10. Les trois étapes de la confrontation évoquées ici dans ce processus, aux versets 15 à 17, garantissent un traitement équitable, tant pour l'offenseur que pour la personne lésée, avec le moins de fanfare possible. Bien que la discipline ecclésiastique soit souvent prise à la légère dans les milieux évangéliques, elle est inquiétante, car elle implique de laisser la volonté de Dieu s'accomplir sur terre comme au ciel (6:10) . Rejeter successivement les propositions d'un frère, puis, dans un deuxième temps, deux ou trois personnes avec lui, et enfin l'Église dans son ensemble, revient à rejeter Jésus et le Père eux-mêmes.

Remarquez d'autres passages du Nouveau Testament sur la discipline : Galates 6.1-5 et 1 Corinthiens 5.1-6.11. Deuxième étape : 2 Corinthiens 2.5-11, 13.1-2. 2 Thessaloniens 3.6, 14-15. 1 Timothée 5.19-20, 2 Timothée 4.2, Tite 2.15, 3.10. 1 Jean 5.16 ; 2 Jean 10, 3 Jean 10 et Jude 20-23.

Comment pouvons-nous être sûrs de continuer à prendre à la légère la question du traitement des croyants pécheurs dans nos églises, alors que le Nouveau Testament contient tant de passages qui insistent sur cette nécessité ? Le danger inverse du laxisme en matière de discipline est d'en faire un usage trop sévère. Il est donc intéressant de constater qu'immédiatement après les versets 15 à 20 sur la discipline ou la correction, il y a une sorte de, si l'on peut dire, un coussin contextuel.

Matthieu 18:15-20, comme le soulignent Davies et Allison dans leur commentaire, est enchâssé dans une section pleine de bonté. Jésus a parlé de ses disciples comme d'humbles enfants et de petits enfants en 18:5-6, et comme de brebis perdues en 18:12-13. Il insistera ensuite sur la nécessité du pardon dans sa communauté aux versets 21 et suivants. Le pécheur est décrit comme un frère, un enfant du Père céleste, au verset 15.

Même le processus disciplinaire offre au pécheur trois chances de se repentir, et ceux qui y participent doivent se considérer comme des agents du Père, semblable à un berger cherchant une brebis égarée. L'objectif est la réconciliation et le retour au troupeau, et non la rupture. Jésus lui-même promet solennellement que lorsque nous nous engageons dans le processus disciplinaire de l'Église, et que nous le faisons à sa manière, avec un cœur pieux et un esprit humble, quelle que soit notre décision (verset 18), lier ou délier, sera confirmée au ciel.

Et lorsque deux ou trois d'entre nous s'accordent sur une question, Dieu répondra et bénira son peuple s'il prend au sérieux cette responsabilité. En effet, selon le verset 20, Jésus lui-même sera présent auprès de la communauté dans ce genre de situations, même s'il n'y a que deux ou trois personnes réunies, désirant sincèrement

corriger un croyant pécheur, avec toute l'humilité requise et les meilleures intentions. Dans ce genre de situations, Jésus promet qu'il sera effectivement présent auprès de son peuple.

À la lumière de la solennité de ces versets, particulièrement des versets 18 à 20, il est vraiment triste de constater à quel point nous citons souvent le verset 18:19, qui parle de la présence de Jésus alors que seuls deux ou trois sont réunis. Il me semble que nous sommes trop désinvoltes à ce sujet. Nous utilisons souvent ce verset lors de petites réunions de chrétiens pour rassurer les gens que Dieu est avec eux.

Certes, Dieu est avec eux, mais cette tendance à utiliser ce verset à la légère est très dérangeante, car elle transforme un passage solennel en un cliché humoristique. Il ne fait aucun doute que Dieu est présent à toute réunion légitime de son peuple, quelle que soit son ampleur. Malgré cela, nul besoin de déformer les Écritures pour le prouver.

Sortir ce passage solennel de son contexte me semble le dévaloriser et profaner le devoir sacré de l'Église de maintenir l'harmonie dans ses relations interpersonnelles. Abordons maintenant ce que nous pourrions considérer comme la seconde moitié du chapitre : l'enseignement de Jésus, qui comporte également une parabole sur la nécessité de pardonner au croyant pécheur. Cela tend à contrebalancer la nécessité de corriger un tel croyant de 1815 à 1820.

Comme on le voit clairement dans 18:21 à 35, ce passage commence par une question de Pierre, et la réponse de Pierre à cette question et celle de Jésus sont de deux manières différentes. La première réponse est la prose, c'est-à-dire un discours propositionnel simple, et la seconde est la poésie, ou plus précisément, une parabole, qui répond non pas tant par des propositions rationnelles que par des images dramatiques saisissantes (versets 23 à 34), avec l'application ou la conclusion au verset 35. Or, ces deux réponses, la réponse prosaïque et la réponse poétique, contiennent des hyperboles frappantes.

Pierre trouve remarquable, de toute évidence, qu'il soit prêt à pardonner sept fois, comme il le formule dans 18:21. Mais Jésus lui répond, selon le texte lu, que c'est 77 fois. Certains diraient 70 fois sept.

Quoi qu'il en soit, le fait est que le pardon au sein de la communauté, après repentance, est une pratique continue, et nous ne nous attribuons pas de récompenses en fonction du nombre de fois où nous pardonnons à nos frères. Dieu nous a pardonné un péché immense. Rien de ce que nos frères nous font subir ne pourrait être comparable à cela.

Nous devrions donc être prêts à pardonner à quelqu'un autant de fois que nécessaire. Après cette réponse prosaïque, Jésus raconte une histoire aux versets 23

et suivants. Cette histoire présente le contraste saisissant entre un serviteur à qui l'on a pardonné une somme énorme, qui nécessiterait les revenus de plusieurs vies, et celui qui refuse de lui pardonner une somme dérisoire, qui pourrait être remboursée en quelques mois.

Le serviteur pardonné se révèle impitoyable et est sévèrement jugé par son maître. Ainsi, dans cette histoire familière, des versets 23 à 27, la première scène montre le maître rembourser au serviteur apparemment repentant cette dette colossale. Dans la deuxième scène, le serviteur qui vient d'être pardonné refuse de pardonner à un autre serviteur qui lui doit une dette très insignifiante.

Dans la troisième scène, aux versets 31 à 34, les collègues de ces deux serviteurs rapportent l'affaire au roi. Ce dernier, furieux, révoque son pardon envers le serviteur apparemment repentant, car son repentir est démenti par son refus de pardonner à quiconque a péché contre lui. Il est alors jeté en prison pour y être torturé jusqu'à ce qu'il parvienne à réunir la somme, qu'il lui serait impossible de réunir. C'est tellement formidable.

Le sens de cette parabole est très proche de celui de Matthieu chapitre six : nous n'avons pas le droit de prier Dieu de nous pardonner nos péchés (Matthieu chapitre six, verset douze), si nous ne sommes pas disposés (versets 14 et 15 de Matthieu six) à pardonner les transgressions que d'autres ont commises envers nous. Il ne s'agit pas d'une situation où notre pardon mériterait le pardon de Dieu, mais plutôt de la manière dont nous traitons nos frères et sœurs dans la foi qui montre si nous avons réellement expérimenté le pardon offert par l'Évangile. Le fait est que celui qui ne pardonne pas à ses frères et sœurs dans la communauté chrétienne n'a probablement jamais été pardonné par Dieu, sinon il serait capable et habilité à être lui-même une personne qui pardonne.

Le caractère impitoyable de ce serviteur indique que sa supplication auprès de son maître en 1826 était une supercherie et que son pardon avait été obtenu sous de faux prétextes. Ceux qui ont été sincèrement pardonnés pardonnent aux autres. Lisez Matthieu 6:14 et 15, ainsi que Luc 6:36, Éphésiens 4:31 à 5:2, Jacques 2:13 et 1 Jean 4:11.

Tous ces passages, et cette parabole particulière qui nous occupe en ce moment, nous montrent clairement la grâce infinie de Dieu qui nous pardonne nos nombreuses offenses envers lui, contrastant avec le refus d'un disciple de lui pardonner une offense mineure. L'incompatibilité des deux situations est on ne peut plus évidente, et l'enseignement qui en résulte est que ceux qui ont été pardonnés par Dieu peuvent et doivent pardonner à leurs frères croyants. Être pardonné, c'est être capable de pardonner.

Peu importe l'offense subie par un autre au sein de la communauté des croyants, rien ne peut égaler la rébellion odieuse d'êtres humains méchants contre un Dieu saint et pourtant aimant. Quiconque a véritablement éprouvé la compassion du Père céleste n'hésitera pas à témoigner une compassion sincère à un frère qui a reçu le même pardon et la même compassion du Père. En considérant ce chapitre dans son ensemble, il est peut-être difficile de concilier le processus de discipline des chapitres 18:15 à 20 avec la grande prudence avec laquelle on nous enseigne à traiter les autres croyants au début du chapitre et dans la dernière partie, où le pardon est mis en avant.

Mais les versets 18:15 à 20, où la correction est nécessaire, et les versets 21 à 35, où le pardon est requis, peuvent être rattachés au thème central de ce chapitre : les disciples sont les petits du Père. Ils sont frères et sœurs les uns des autres. Ils forment ensemble la première famille, les enfants du Père céleste.

Les disciples de cette famille n'osent pas se laisser perturber par des offenses. Ils ne le peuvent pas. Pourtant, ils ne peuvent résoudre les offenses sans un esprit de pardon.

On ne peut pas laisser la discorde diviser la famille de Dieu. Il faut la corriger. Mais cette correction ne peut se faire sans un esprit de pardon et d'humilité, sinon elle ne fera qu'aggraver le problème.

Pour reprendre une autre métaphore de ce chapitre, une brebis égarée ne peut être abandonnée dans le désert. Mais ceux qui la recherchent doivent être prêts à l'accueillir humblement dans le troupeau en lui pardonnant ses offenses. Il existe donc un équilibre délicat entre discipline et pardon, qu'il faut maintenir fidèlement.

Et si tel est le cas, chaque fois qu'une personne refuse de se soumettre à la discipline et à la correction, son excommunication de l'Église est en réalité un exil volontaire, non pas imposé par l'Église de manière brutale et impitoyable, mais un exil accompli contre tous les efforts humbles et fidèles de l'Église pour la réconcilier. Pour conclure notre analyse du chapitre 18 de Matthieu et expliquer comment cela s'inscrit dans les contextes précédents et suivants, quelques remarques de synthèse et de transition. En un sens essentiel, le voyage vers Jérusalem avait déjà commencé lorsque Jésus annonça ses souffrances et sa mort en 16:21, et les disciples doivent affronter, de manière réaliste, les sombres perspectives qui les y attendent.

Cela sera impossible si l'on se préoccupe égoïstement de la grandeur et que l'on dévalorise les autres. Autrement dit, si nous gardons à l'esprit la croix de Jésus à Jérusalem, comme les disciples auraient dû le faire à ce moment-là, et si nous gardons à l'esprit la croix, comme Jésus nous l'a enseigné en 16:24, nous nous accueillerons les uns les autres comme un enfant (18:5 à 10). Nous nous guiderons les uns les autres comme une brebis perdue (18:12 à 14).

Nous traiterons avec humilité, patience et détermination les pécheurs impénitents parmi nous (18:15 à 20). Et nous pardonnerons sincèrement à ceux qui pèchent et se repentent autant de fois que nécessaire (18:21 à 35). Si nous avons ces valeurs d'humilité, de patience et d'amour fraternel, elles renforceront les relations au sein de notre communauté et lui permettront de résister aux rigueurs qui nous attendent à Jérusalem et au-delà.

Ainsi, le modèle que Jésus inculque à ses disciples à ce moment stratégique du récit, alors qu'il aborde les épreuves qui l'attendent à Jérusalem, est pertinent à garder à l'esprit en attendant les épreuves qui nous attendent dans ce monde. Nous devons être forts ensemble, car ce que nous recevons de l'extérieur peut être extrêmement difficile à supporter. Or, si l'on considère Matthieu 18, et que l'on arrive à Matthieu chapitre 19, verset 1, le voyage vers Jérusalem commence bel et bien.

Jésus a préparé ses disciples à cela en insistant sur ces valeurs du Royaume. Il continuera à incarner ces valeurs, comme il l'a inculquées ici au chapitre 18, dans des passages comme le chapitre 19, verset 14. Malheureusement, les disciples continueront de lutter contre la notion mondaine de grandeur.

Le chapitre 20, verset 20, et la péricope qui s'y trouve le montrent clairement. Ce passage nous propose donc clairement un choix : nous nous considérons comme des disciples de Jésus désireux de modeler notre vie sur ses propres valeurs.

Pour que nous puissions réfléchir aux persécutions et aux afflictions qui nous arrivent de l'extérieur, nous devons avoir des relations appropriées avec nos frères croyants au sein de la communauté chrétienne.